

Autre lettre

Nouvelles

Publié par : Charlotte

Publié le : 20-02-2013 08:50:00

Bonjour,

Je n'ai jamais su commencer mes lettres. Il y a trop à dire; trop de détails et petites choses qui chacun ajoute sa part à cette journée.

Je suis comme un éléphant dans un magasin de porcelaine; émerveillée par tant de délicatesse qui ne m'appartient pas, émerveillée par un monde de finesse dont je ne fais pas partie, apeurée d'avoir à bouger et d'être ensevelie sous un amas de porcelaine, fut-elle de Limoges...

Tout me fait des clins d'œil, tout m'appelle et je suis immobile, ne touchant à rien pour ne pas briser cet équilibre fragile qui m'entoure. Le labyrinthe qui m'a amenée là ne semble pas avoir de sortie.

Tu vois, je suis toujours au départ de cet affreux jeu de l'oie. Le pire n'est pas de perdre mais bien de ne pas mourir.

Cette espèce de poison, qui doucement s'in-filtre jour après jour, utilisant n'importe quel stratagème pour aller plus profond, se marie avec notre instinct de conservation pour faire de nous des plaies vivantes que le sang se plait à faire battre inlassablement.

J'apprends la prudence, n'est ce pas la pire des choses. Même sur le papier je suis prudente. Il est vrai que ma folie dévoilée créerait un insupportable chaos. On m'enfermerait.

Cette course effrénée avec moi-même ne peut mener qu'à une fin démesurée et rapide à moins que...

Ce "A moins que" que nous poussons en avant; Ce besoin que l'on a de défier tout à partir d'un "à moins que" pas plus gros qu'un caillou.

Ce besoin de foi qui nous amène à une quelconque alliance avec la pire partie de nous-même.

Tout cela est bien dérisoire mais on ne peut pourtant pas s'en débarrasser.

On tuerait volontiers pour effacer dans les yeux des autres la vision que l'on a de soi-même.

Un meurtre géant, un homicide général pour une minute de vrai transport, pour un instant de sourire, pour détruire à jamais ces yeux qui nous fixent malgré les paupières baissées.

On devrait me découper pour que je lise ce que j'ai d'inscrit au fer rouge à l'intérieur.

La pire des choses est d'avoir le choix. La liberté de choisir est le cadeau le plus empoisonné que l'on puisse recevoir.

Les arbres vieillissant vont accepter de renaître une nouvelle fois, se découpant sur ce bleu immobile. Il n'y a que les nuages qui apportent de temps en temps de la fantaisie à l'horizon figé de la nature.

Ces arbres qui dessinent des tortures sadiques à leurs branches, ces arbres ont notre réponse à tout. Ils vivent inlassablement de saison en saison et meurent sans un cri.

Peut-on espérer qu'au dernier instant nous aussi nous n'aurons qu'un cri de joie muette qui se formera devant la révélation de tout, devant la simplicité?

Un cri d'admiration qui ne sortira pas car ce se-rait briser le plaisir des autres.

Et puis nous ne parlerons plus, nous crierons du cerveau devant ce "il fallait y penser" qui deviendra la seule réponse étincelante d'évidence.

C'est cette espèce de filon de métal précieux, inventé sous l'influence d'une inexplicable croyance, que l'on ne cherche plus à expliquer. Il doit être là parce que ... parce que sans cela plus rien n'est possible.

Il a été à la base et à l'aboutissement de tout raisonnement. Que nous resterait-il si on nous le donnait d'avance ?